gr. *krênê*, source). Chim. Nom donné par Berzélius à un acide qu'il a extrait de l'eau minérale de Porla en Suède, et qui existe, selon lui, dans le terreau et dans les dépôts ocreux des eaux ferrugineuses. L'acide *apocrénique* est brun, peu soluble dans l'eau, plus soluble dans l'alcool anhydre, et d'une saveur fort astringente. Il se dissout immédiatement dans les acétates alcalins.

APOCRISIAIRE s. m. (a-po-kri-zi-é-re — du gr. *apo*, loin de; *krisis*, jugement). Hist. Dans le Bas-Empire, Officier chargé de porter les messages de l'empereur et d'intimer ses ordres. ‖ Plus tard, Chancelier, dignitaire chargé d'expédier les édits, les actes. ‖ Au moyen âge, Officier ecclésiastique qui avait sur le spirituel la même juridiction que le maire du palais sur le temporel. ‖ Sous Charlemagne, Le grand aumônier. ‖ Nonce du pape, député des évêques ou des abbés auprès des princes catholiques, pour traiter avec eux des affaires spirituelles ou temporelles sur lesquelles il s'élevait quelque difficulté. ‖ Dans quelques monastères, Celui qui avait la garde du trésor.

APOCRISIE s. f. (a-po-kri-zî — du gr. *apokrisis*, séparation). Méd. Evacuation des liquides en excès dans l'économie, ou des substances morbides, évacuation s'opérant par une sécrétion qui se manifeste sous forme de crise.

APOCROUSTIQUE adj. (a-po-krou-sti-ke — du gr. *apo*, loin de; *krouô*, je pousse). Anc. méd. Se disait des remèdes que l'on croyait propres à débarrasser l'économie des humeurs nuisibles.

APOCRYPHE adj. (a-po-kri-fe — du gr. *apokruphos*; formé de *apo*, qui marque l'éloignement, et *kruptô*, je cache). Qui est supposé, douteux, suspect : *Livre, ouvrage* APOCRYPHE. *Histoire* APOCRYPHE. *Ecrivain, auteur* APOCRYPHE. *Alexandre, si l'anecdote n'est pas* APOCRYPHE, *conjura l'hiérophante de brûler la lettre.* (Volt.) *Nous appelons aujourd'hui* APOCRYPHES *les livres qui ne méritent aucune créance.* (Volt.) *Aux yeux de certains érudits, quelques-unes des* Catilinaires *ont paru suspectes; d'autres, plus hardis, en ont condamné plusieurs comme* APOCRYPHES. (Mérimée.)

— S'applique particul. aux parties de l'Ancien et du Nouveau Testament dont l'authenticité n'a pas été suffisamment établie, et qui, en conséquence, ont été rejetées par l'Eglise : *Le troisième et le quatrième livres d'Esdras sont* APOCRYPHES. (Acad.) *On donna aussi le nom d'*APOCRYPHES *aux ouvrages forgés par les anciens hérétiques, et attribués par eux aux auteurs sacrés.* (Maury.)

— Par ext. Faux, controuvé : *Nouvelle* APOCRYPHE. *Ces mémoires ne sont pas* APOCRYPHES, *et c'est quelque chose par le temps qui court.* (De Barante.) *En fait de traditions, les Arabes s'en tenaient à des récits populaires, souvent* APOCRYPHES. (Renan.) ‖ Suspect, mal famé : *Que de parchemins et de vertus* APOCRYPHES! (G. Sand.) *La situation de ces dames se détermine par celle qu'elles prennent dans ces quartiers* APOCRYPHES. (Balz.)

— Substantiv. : *L'*APOCRYPHE *n'est ni le pseudonyme, ni l'hypothétique ou supposé.* (Marlès.)

— s. f. Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des mélasomes.

— **Syn. Apocryphe, supposé.** Ce qui est *apocryphe* n'est ni prouvé ni authentique, mais peut être vrai; ce qui est *supposé* est nécessairement faux.

— **Antonymes.** Authentique, canonique, protocanonique, deutérocanonique, homologoumène. — Officiel, reconnu.

— **Encycl.** Le mot *apocryphe* présente trois sens parfaitement distincts : sens littéral ou étymologique, sens doctrinal, sens général. Littéralement, il signifie *caché;* en ce sens, on nommait *apocryphe* tout écrit gardé secrètement et dérobé à la connaissance du public. Ainsi les livres des sibylles à Rome, confiés à la garde des décemvirs; les annales d'Egypte et de Tyr, dont les prêtres seuls étaient dépositaires, et dont la lecture n'était pas permise indifféremment à tout le monde, étaient des livres *apocryphes.* Chez les juifs, un livre pouvait être tout à la fois *sacré* et *apocryphe; sacré*, parce qu'on le supposait inspiré et qu'on lui attribuait une origine divine; *apocryphe*, parce qu'il était déposé dans le temple et qu'il n'avait point été communiqué au peuple. Le caractère *apocryphe* d'un livre n'excluait pas l'inspiration, l'autorité divine de ce livre. En un mot, chez les Juifs, *apocryphe* signifiait *non-canonique*, c'est-à-dire non inscrit dans le *canon* ou catalogue public des Ecritures.

Chez les chrétiens, le sens du mot *apocryphe* s'étendit; la canonicité devenant le critérium de l'inspiration divine, en d'autres termes, le canon chrétien comprenant tous les livres regardés par l'Eglise comme inspirés, *apocryphe* s'appliqua naturellement à tout livre dont l'Eglise ne reconnaissait pas le caractère divin. Ainsi, dans le langage ecclésiastique, le mot *apocryphe* n'est pas pris en mauvaise part, il n'exclut pas l'authenticité et la véracité, mais seulement l'origine divine.

Dans le sens moderne, c'est-à-dire dans le sens général de la critique, *apocryphe* se dit par opposition à *authentique* (V. AUTHENTICITÉ); il s'applique à tout livre dont la date est incertaine et l'auteur inconnu, et dont, par conséquent, le témoignage est suspect. Dans ce sens, la plupart des livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament sont, pour la critique rationaliste, des ouvrages *apocryphes*. V. BIBLE, ÉVANGILE, etc.

Parmi les livres *apocryphes* de l'antiquité profane, on cite les fragments de Sanchoniaton, les *Annales d'Egypte*, attribuées à Thaut; les écrits attribués à Hermès Trismégiste, les *Vers dorés*, de Pythagore; les *Livres sibyllins*, les *Poésies orphiques*. Le moyen âge nous offre le célèbre traité des *Trois Imposteurs*. Quant aux livres *apocryphes* qui se rapportent à l'Ancien et au Nouveau Testament, nous en parlerons aux mots BIBLE et ÉVANGILE.

APOCRYPHITÉ s. f. (a-po-kri-fi-té — rad. *apocryphe*). Néol. Chose apocryphe, controuvée, supposée : *Les divers partis se démontrent réciproquement des contradictions, des invraisemblances, des* APOCRYPHITÉS. (Volney.)

APOCRYPTE s. m. (a-po-kri-pte — du gr. *apokruptô*, je me cache). Ichth. Genre de poisson démembré des gobies et observé sur les côtes de Coromandel et dans les mers de la Chine : *Les* APOCRYPTES *vivent sous la vase, à l'embouchure des fleuves et dans les étangs salés.*

APOCYÉSIE s. f. (a-po-si-é-zî — du gr. *apo*, loin de; *kuésis*, grossesse). Chir. Accouchement.

APOCYN s. m. (a-po-sain — du gr. *apo*, loin de; *kuôn*, chien). Bot. Genre de plantes de la famille des apocynées, tribu des échitées, ainsi nommé parce qu'on doit en éloigner les chiens à cause de ses propriétés vénéneuses.

— **Encycl.** Le genre *apocyn* présente les caractères suivants : calice à cinq divisions profondes; corolle campanulée à limbe divisé en cinq lobes; étamines à anthères sagittées, conniventes; ovaire entouré de cinq glandes hypogynes; fruit composé de deux follicules allongés, coniques; graines munies d'une aigrette soyeuse. Les principales espèces sont : l'*apocyn à feuilles d'androsème*, et l'*apocyn chanvrin*.

L'*apocyn à feuilles d'androsème* est une plante vivace qui atteint un mètre de hauteur. Originaire de l'Amérique septentrionale, il est cultivé, comme plante d'ornement, dans la plupart des contrées de l'Europe. Ses fleurs, qui s'épanouissent de mai à septembre, sont d'un blanc rosé; elles sont disposées en cimes corymbiformes, axillaires ou terminales. Elles présentent un phénomène curieux qui a fait donner à la plante le nom vulgaire de *gobe-mouche*. Attirés par la présence du nectar, les insectes viennent en foule introduire leur trompe entre ses anthères, qui, étant irritables et conniventes, se rapprochent soudain et deviennent pour ces petits animaux un piége dont ils ne peuvent se dégager.

L'*apocyn chanvrin* est également une plante vivace, qui nous vient de la Caroline, et donne des fleurs d'un jaune verdâtre; par le rouissage, on en obtient une bonne filasse.

APOCYNÉ, ÉE ou **APOCYNACÉ, ÉE** adj. (a-po-si-né — rad. *apocyn*). Bot. Qui ressemble à l'apocyn.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones monopétales, ayant pour type le genre apocyn : *Les* APOCYNÉES *habitent pour la plupart les régions tropicales des deux continents.* (J. Decaisne.)

— **Encycl.** La famille des *apocynées* renferme des arbres, des arbrisseaux ou des herbes, à feuilles alternes, opposées ou verticillées, entières et dépourvues de stipules. Les fleurs ont un calice persistant, à cinq divisions; une corolle en coupe ou en entonnoir, à limbe partagé en cinq divisions très-obliques et inéquilatérales; cinq étamines égales, à anthères remplies de pollen granuleux; un ovaire composé de deux carpelles multiovulés, surmonté d'un style simple. Le fruit se compose de deux follicules étroitement unis, renfermant un grand nombre de graines, entourées d'une membrane ailée ou surmontées d'une aigrette soyeuse.

Les *apocynées* présentent des affinités avec les asclépiadées, les loganiacées et les oléinées. Elles habitent, pour la plupart, les régions tropicales des deux continents; on ne trouve, en Europe, qu'un petit nombre de genres et d'espèces; mais beaucoup d'autres espèces sont cultivées dans les jardins. Presque toutes les *apocynées* sécrètent un suc laiteux très-abondant et doué de propriétés très-énergiques. Plusieurs d'entre elles sont employées en médecine, ou constituent des poisons assez violents. Par une exception remarquable, d'autres espèces ont des fruits très-recherchés comme aliment, ou des fleurs qui exhalent des odeurs suaves.

Cette famille se divise en quatre tribus, dont voici l'indication, avec celle des genres et des espèces les plus remarquables : 1° *strychnées :* strychnos (noix vomique, fève de St-Ignace); carissa; allamande; 2° *ophioxylées :* ophioxylon; tanghin; cerbera ou ahouaï; alyxie; 3° *pluméritées :* plumérie; tabernæmontana; amsonie; pervenche; 4° *échitées ;* échites; alstonie; diplodénie; mandeville; apocyn; nérion ou laurier-rose; gelsémie. V. ces mots.

APOCYRTE s. m. (a-po-sir-te — du gr. *apo*, sans; *kurtos*, courbé). Entom. Genre de coléoptères tétramères, du groupe des charançons, renfermant quatre espèces, qui vivent dans l'Inde ou à Luçon.

APOD, nom d'une rivière et d'une bourgade de l'île de Luçon, dans l'archipel des Philippines, Océanie.

APODACRYTIQUE adj. (a-po-da-kri-ti-ke — du gr. *apo*, sans; *dakru*, larme). Anc. méd. Se disait de certaines préparations auxquelles on attribuait la vertu d'arrêter l'écoulement des larmes.

APODANTHE s. m. (a-po-dan-te — du gr. *a* priv.; *pous*, pied; *anthos*, fleur). Bot. Genre de la famille des rafflésiacées, réuni aujourd'hui au genre frostie.

APODARA, comte de Venadito, dernier vice-roi du Mexique. Ne pouvant résister au mouvement d'indépendance qui éclatait de toute part contre les Espagnols, il donna sa démission le 5 juillet 1821, entre les mains du maréchal de camp don Francisco Novello, et se retira en Espagne.

APODE adj. (a-po-de — du gr. *a* priv.; *pous, podos*, pied). Zool. Qui n'a point de pieds, de pattes : *Chenilles* APODES. *Larves* APODES.

— Ichth. Se dit des poissons qui sont privés de nageoires ventrales.

— s. m. pl. Ichth. Troisième ordre des poissons malacoptérygiens, renfermant les anguilles et les genres voisins.

— Entom. On a donné aussi ce nom à un groupe d'articulés, comprenant une partie des annélides et des helminthes.

— Techn. Sorte d'ancienne marmite sans pieds.

— **Encycl.** Cuvier fait des *apodes* ou *malacoptérygiens apodes* le quatrième ordre de sa sous-classe des poissons osseux. MM. Paul Gervais et Van Beneden en font un sous-ordre de leur ordre des squamodermes, sous-classe des téléostéens; du reste, le sous-ordre de ces derniers naturalistes correspond en grande partie à l'ordre de Cuvier. Les *apodes* se reconnaissent aux caractères suivants : absence constante de membres postérieurs, vessie natatoire pourvue d'un canal aérien, écailles cycloïdes. La forme allongée de leur corps leur donne une certaine ressemblance avec les serpents. C'est ce qui a fait appeler *serpents de mer* quelques-unes des espèces qu'ils fournissent aux eaux salées.

Les *apodes* ont été partagés en trois familles : 1° la famille des *murénidés*, dont les principaux genres sont les *anguilles* et les *murènes;* les anguilles, qui se développent dans les eaux fluviatiles, mais qui ne se multiplient que dans la mer; les murènes, qui se composent d'espèces exclusivement marines; 2° la famille des *gymnotidés*, dont les *gymnotes*, poissons électriques propres à l'Amérique méridionale, sont le genre le plus curieux; 3° la famille des *synbranchidés*.

APODECTE s. m. (a-po-dè-kte — du gr. *apodektês*, collecteur). Antiq. gr. Nom donné à Athènes à des agents supérieurs de l'administration financière, qui avaient pour attributions de centraliser l'encaissement des contributions, d'en régler et d'en surveiller l'emploi, de tenir et de rectifier le rôle des contribuables, et de requérir des poursuites devant les tribunaux contre ceux qui négligeaient de payer ou ne voulaient pas payer leur cote-part. Les *apodectes* avaient été institués par Clisthènes, après l'expulsion des Pisistratides. Ils étaient désignés par le sort dans chacune des dix tribus.

APODEIPNE s. m. V. APODIPNE.

APODÈME s. m. (a-po-dè-me — du gr. *apo*, loin de; *dêma*, lien). Entom. Enveloppe solide des insectes, partie de leur thorax.

APODÉMIALGIE s. f. (a-po-dé-mi-al-jî — du gr. *apo*, loin de; *dêma*, lien, et *algos*, souffrance). Méd. Besoin de se déplacer, de voyager, affection morale qui est le contraire de la nostalgie : *On dirait que toute la nation anglaise est atteinte d'*APODÉMIALGIE.

APODÈRE s. m. (a-po-dè-re — du gr. *apoderô*, j'écorche). Entom. Genre de coléoptères tétramères, du groupe des charançons, formé aux dépens des attelabes, et renfermant vingt-deux espèces, dont six se trouvent en Europe.

APODICTIQUE adj. (a-po-di-kti-ke — du gr. *apodeiknumi*, je démontre). Philos. Nom donné par Aristote aux propositions qui ne peuvent être contestées, parce qu'elles sont le résultat d'une démonstration. Ce nom a été appliqué par Kant aux jugements dans lesquels l'affirmation ou la négation énoncée apparaît à l'esprit comme nécessaire.

— **Encycl.** Les jugements, d'après Kant, peuvent être envisagés sous les quatre points de vue différents de la *quantité*, de la *qualité*, de la *relation* et de la *modalité*. (V. JUGEMENT.) On envisage le jugement sous le point de vue de la modalité, lorsqu'on examine la valeur que l'esprit attache au rapport qui unit les termes de ce jugement. Kant distingue sous ce point de vue trois sortes de jugements : les jugements *problématiques*, les jugements *assertoriques* et les jugements *apodictiques*. Les jugements problématiques sont ceux dans lesquels l'affirmation ou la négation est énoncée comme simplement possible; dans les jugements assertoriques, l'une et l'autre sont considérées comme vraies; dans les jugements *apodictiques*, elles sont regardées comme nécessaires. Quand je dis : *tout cercle a un centre*, je fais un jugement *apodictique*.

APODIDÉS s. m. pl. (a-po-di-dé — rad. *apus*). Zool. Famille de crustacés de l'ordre des phyllopodes, sous-classe des branchiopodes, qui a pour type le genre *apus*. Les apodidés ont la tête et la partie qui porte les pieds recouvertes par un grand bouclier, et, en arrière, un abdomen caudiforme, multiarticulé, terminé par deux écailles natatoires et par deux longs filets sétiformes.

APODIE s. f. (a-po-dî — rad. *apode*). Térat. Absence des pieds.

APODIOXIS s. f. (a-po-di-o-ksiss — du gr. *apo*, loin de; *diôkô*, je poursuis). Rhét. Tour par lequel on repousse une objection avec véhémence et même avec indignation.

APODIPHE s. m. (a-po-di-fe). Entom. Genre d'insectes hémiptères, renfermant deux espèces, qui vivent, l'une en Grèce, l'autre en Syrie.

APODIPNE ou **APODEIPNE** s. m. (a-po-di-pne — du gr. *apodeipnon;* formé de *apo*, après; *deipnon*, souper). Antiq. gr. Chanson que l'on chantait après le repas du soir. Les Latins appelaient ces chansons *postcœnia*.

— Liturg. Dans l'Eglise grecque, Partie de l'office divin que les catholiques romains appellent *complies*. Il y a le *grand apodipne* et le *petit apodipne*, l'un se chante pendant le carême, et l'autre toute l'année.

APODOCÉPHALE adj. (a-po-do-sé-fa-le — du gr. *a* priv.; *pous, podos*, pied; *kephalê*, tête). Bot. Se dit des plantes dont les fleurs sont réunies en tête, et sessiles.

APODOGYNE s. m. (a-po-do-ji-ne — du gr. *a* priv.; *pous, podos*, pied, et *gunê*, femme). Bot. Section du genre goniocarpe.

APODONTE s. m. (a-po-don-te — du gr. *apo*, loin de; *odous, odontos*, dent). Ichth. Genre de poissons, voisin des scombéroïdes, et renfermant seulement deux espèces, dont l'une vit dans les mers d'Afrique.

APODOPNIQUE adj. (a-po-do-pni-ke — du gr. *apodos*, retour; *pneô*, je respire). Méd. Se dit de tout ce qui est propre à rétablir le jeu de la respiration dans les cas d'asphyxie : *Remèdes, appareils, pompes* APODOPNIQUES.

APODOSE s. f. (a-po-dô-ze — du gr. *apodosis*, même sens). Rhét. Nom donné par les rhéteurs au second membre d'une période, par opposition à *protase*, qui désigne le premier membre.

APODOTES s. m. pl. (a-po-do-te — du gr. *a* priv.; *pous, podos*, pied). Bot. Section de plantes de la famille des labiées, caractérisée par des capitules sessiles.

APODOTES s. m. pl. (a-po-do-te — lat. *Apodoti*). Géogr. anc. Peuple d'Etolie.

APODYNOMÈNE s. m. (a-po-di-no-mè-ne — du gr. *apo*, sans; *dunamis*, force). Bot. Genre de plantes de la famille des légumineuses, dont l'espèce type est cultivée comme plante d'ornement.

APODYTÈRE s. m. (a-po-di-tè-re — du gr. *apodutêrion;* formé de *apoduô*, je me déshabille). Antiq. Salle d'entrée des thermes et de la palestre, où les baigneurs et les lutteurs se dépouillaient de leurs vêtements. Les Romains l'appelaient *spoliarium*. ‖ On dit aussi APODYTÉRION.

APOGALACTISME s. m. (a-po-ga-la-kti-sme — du gr. *apo*, loin de; *gala, galaktos*, lait). Méd. Action de sevrer un enfant : *L'époque la plus favorable à l'*APOGALACTISME *est une question encore débattue parmi les médecins.*

APOGASTRE adj. (a-po-ga-stre — du gr. *apous*, sans pied; *gastêr*, ventre). Moll. Se dit des mollusques dont le ventre est dépourvu de pieds.

APOGÉE s. m. (a-po-jé — du gr. *apo*, loin de; *gê*, terre). Astron. Point de l'orbite d'un astre, où il se trouve le plus éloigné de la terre : *L'*APOGÉE *du soleil. L'*APOGÉE *de la lune. Le soleil est à son* APOGÉE *quand la terre est à son aphélie. La lune a son* APOGÉE *et son périgée.* (Volt.) *L'*APOGÉE *de la lune n'est pas fixé dans le ciel; il répond successivement à différents degrés du zodiaque, et sa révolution s'achève dans l'espace d'environ neuf ans.* (D'Alemb.) *L'*APOGÉE *de la terre a un mouvement beaucoup plus rapide.* (Francœur.) *La terre a un ralentissement réel quand elle s'éloigne du soleil, et une accélération quand elle s'en rapproche. Ainsi sa vitesse est plus grande au périgée qu'à l'*APOGÉE. (Van Tenac.)

— Par compar., Le plus haut degré, le point culminant : *Être à l'*APOGÉE *de la puissance. Sa fortune est à son* APOGÉE. *M. de Lorraine était alors dans l'*APOGÉE *de sa gloire.* (St-Sim.) *Ce grand capitaine était dans l'*APOGÉE *de sa faveur.* (St-Sim.) *Nous, citoyens des deux mondes qui croyons être à l'*APOGÉE *de la civilisation, il est certain que nous mangeons trop.* (Brill.-Sav.) *La race humaine a encore bien des générations à ensevelir, avant d'arriver à son* APOGÉE *de puissance et de grandeur.* (G. Sand.) *Elle proclamait avec orgueil ses vingt-cinq ans, et promenait sur les hommes le regard serein et brillant d'une gloire à son* APOGÉE. (G. Sand.) *C'est à l'*APOGÉE *de sa puissance extérieure et de sa richesse que Rome fut saisie par la mort.* (Ledru-Roll.) *C'était le moment où l'empire de Napoléon atteignit à l'*APOGÉE *de sa splendeur.* (Balz.) *Sa fureur atteignit l'*APOGÉE *des sentiments humains.* (Balz.) *La joie des vignerons l'épouvantait toujours, quand elle arrivait à son* APOGÉE. (Balz). *Les convives étaient arrivés à l'*APOGÉE *de l'ivresse.* (Balz.) *En ce moment, le bruit était arrivé à son* APOGÉE. (Scribe.) *Le barreau français est à son* APOGÉE *au seizième siècle.* (Lerminier.) *Avec Grégoire VII, la papauté est à son* APOGÉE. (C. Dolfus.)

> Un corps sain, un esprit joyeux,
> Et quelque prose mélangée
> De vers badins ou sérieux,
> Me feront trouver l'*apogée*
> De la félicité des dieux.
>
> J.-B. ROUSSEAU.

— S'empl. adjectiv. : *La lune est* APOGÉE *ou périgée quand elle est à sa plus grande distance de la terre, autour de laquelle elle tourne.* (Van Tenac.)

— **Antonyme.** Périgée.

— **Encycl.** Astron. D'après l'ancienne théorie des apparences, qui plaçait le globe terrestre au centre des mouvements planétaires, l'*apogée* est le point de la plus grande distance d'une planète à la terre. Le mot *apogée* est donc synonyme du mot *aphélie*, avec cette distinction indiquée d'ailleurs par leurs étymologies, que le premier, ayant trait à la terre, exprime un détail des mouvements apparents, tandis que le second, ayant rapport au soleil, exprime une particularité des mouvements réels. Il est donc indifférent de dire que la terre est à l'aphélie du soleil, ou que le soleil est à l'*apogée* de la terre. Comme le mouvement de la lune autour du globe terrestre n'est pas illusoire, cet astre a tout à la fois un point d'*apogée* par rapport à la terre, et un point d'aphélie par rapport au soleil. Son point d'*apogée* n'est pas fixe; il se déplace sur l'orbite de la lune, qu'il parcourt tout entier dans un espace de neuf ans environ.

APOGÉTON s. m. (a-po-jé-ton). Bot. V. APONOGETON.

APOGEUSIE s. f. (a-po-jeu-zî — du gr. *apo*, loin; *geusis*, goût). Méd. Dépravation du goût : *Lalande était affligé d'une singulière* APOGEUSIE. ‖ On écrit aussi APOGUEUSIE.

APOGLUCIQUE adj. (a-po-glu-si-ke — du gr. *apo*, sur, et *glucose*). Chim. Nom donné par M. Mulder à un acide brun, soluble, qu'il a obtenu en soumettant le sucre à l'action de l'acide sulfurique étendu.

APOGON s. m. (a-po-gon — du gr. *a* priv.; *pôgôn*, barbe). Bot. Genre de la famille des composées, tribu des chicoracées, intermédiaire entre les lapsanes et les hyoseris. Il renferme deux espèces, qui croissent dans l'Amérique boréale.

— Ichth. Genre de poissons de la famille des percoïdes, ordre des acanthoptérygiens.

— **Encycl.** Ichth. Les *apogons*, comme leur nom l'indique, sont dépourvus de barbillons; ils sont généralement colorés en rouge; leur taille varie entre cinq et quinze centimètres. Ils ont le corps et les opercules garnis de grandes écailles qui se détachent facilement, les deux dorsales très-séparées, et un double rebord dentelé au préopercule. La plupart des espèces vivent dans la mer Rouge. Une seule, l'*apogon commun* vulgairement nommé *roi des rougets* ou *des mulets*, se trouve dans la Méditerranée, sur les côtes de Malte. C'est un petit poisson d'un rouge magnifique, piqueté de noir, et dont la chair est délicate et agréable au goût.

APOGONE adj. (a-po-go-ne — du gr. *a* priv.; *pôgôn*, barbe). Hist. nat. Qui est privé de barbe.

— s. m. pl. Mousses dépourvues de péristome. Syn. de *apéristomées*.

APOGONIE s. f. (a-po-go-nî — rad. *apogon*). Entom. Genre de coléoptères pentamères lamellicornes, voisin des scarabées, et renfermant sept espèces, qui vivent pour la plupart dans les régions chaudes de l'ancien continent.

APOGRAPHE s. m. (a-po-gra-fe — du gr. *apographos;* formé de *apo*, de; *graphô*, j'écris). Antiq. gr. Nom des magistrats athéniens qui étaient chargés de distribuer les procès.

— Copie d'un écrit original. Il s'empl. par opposition à *autographe*.

— Techn. Nom d'un nouvel instrument dont on se sert pour copier les dessins.

APOGRAPHIQUE adj. (a-po-gra-fi-ke — rad. *apographe*). Qui a le caractère d'un apographe.

APOGYNE adj. (a-po-ji-ne — du gr. *apo*, loin de; *gunê*, femelle). Bot. Se dit de l'insertion de certaines parties des fleurs loin des pistils. ‖ On dit aussi APOGYNIQUE.

APOÏCA s. m. (a-po-i-ka — du gr. *apo*, loin de; *oikia*, maison). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, voisin des guêpes, et renfermant deux espèces, qui vivent dans l'Amérique du Sud. ‖ On dit aussi APOÏQUE.

APOIL (Charles-Alexis), peintre, né à Mantes en 1809. Elève d'Eugène Devéria, il est depuis longtemps attaché à la manufacture de Sèvres, et dans les envois que fait cet établissement aux expositions industrielles, il a figuré par des émaux exécutés avec talent. Il a exposé, en outre, un grand nombre de portraits. Sa femme, née Suzanne Béranger, fille et sœur de peintres distingués de la manufacture de Sèvres, est elle-même un de nos plus gracieux peintres de fleurs. Elle a beaucoup exposé.

A POINT, loc. adv. V. POINT.

APOINTISSANT (a-poin-ti-san) part. prés. du v. Apointisser.

APOINTISSÉ, ÉE (a-poin-ti-sé) part. pass. du v. Apointisser. Rendu pointu : *Epingle* APOINTISSÉE.

APOINTISSER v. a. ou tr. (a-poin-ti-sé — rad. *pointe*). Techn. Rendre pointu, faire la pointe. ‖ Peu usité. On dit plutôt APPOINTIR.

APOÏQUE s. m. (a-po-i-ke — du gr. *apoikia*, colonie). Entom. Syn. de *apoïca*.

APOJOVE adj. (a-po-jo-ve — mot hybr., du gr. *apo*, loin de, et du lat. *Jove*, ablat. de *Jupiter*). Astron. Nom donné à la plus grande distance des satellites de Jupiter à cette planète. Le point diamétralement opposé s'appelle *périjove*.

Apokolokyuthose (a-po-ko-lo-kain-to-ze — du gr. *apo*, de; *kolokunthê*, coloquinte ou citrouille), œuvre satirique de Sénèque le philosophe sur la mort de l'empereur Claude, et dont le titre signif. *Métamorphose en citrouille.* L'auteur fait comparaître ce César imbécile devant l'Olympe assemblé, où l'on expose sa stupidité, ses crimes contre la maison d'Auguste, ainsi que contre le sénat et l'ordre équestre. Auguste fait prononcer son exclusion du séjour des immortels, et aussitôt Mercure saisit Claude par le cou et l'entraîne aux enfers, où il trouve son affranchi Narcisse et leurs victimes communes, qui l'accusent devant Eaque. Claude est alors condamné à jouer aux dés avec un cornet percé.

Les critiques se sont perdus en conjectures sur la signification réelle qu'il fallait attribuer à ce titre bizarre, car nulle part, dans cette satire, il n'est question de citrouille. Les uns en ont déduit cette conclusion, que Claude l'imbécile ne méritait pas d'autre apothéose; d'autres ont supposé que Sénèque s'était malicieusement servi de ce titre d'après l'opinion répandue que Claude était mort après avoir mangé d'un plat de champignons auxquels on avait mêlé de la coloquinte; d'autres encore n'ont voulu y voir qu'une allusion à la grosse tête de cet empereur. Le mérite de cette facétie, mélange de prose et de vers écrit dans le goût des *Satires Ménippées* de Varron, n'est pas moins vivement contesté : ceux-ci la vantent comme un chef-d'œuvre plein d'allusions fines, piquantes et spirituelles; ceux-là en font si peu de cas qu'ils vont jusqu'à prétendre qu'elle n'est même pas de Sénèque. La vérité nous semble placée entre ces deux extrêmes. Les motifs qui inspirèrent la plume de Sénèque dans cette circonstance ne sont pas plus faciles à préjuger. Peut-être céda-t-il au ressentiment qu'il nourrissait contre Claude tant à cause de son exil que du refus de son rappel; peut-être, et cette hypothèse est plus probable, voulut-il par là flatter Agrippine, qui avait intérêt d'avilir son défunt époux et de rendre sa mémoire de plus en plus odieuse et ridicule, pour faire valoir le règne d'un fils, unique objet de ses vues ambitieuses. Aussi l'auteur fut-il récompensé par Néron, qui lui donna les biens de Britannicus. Mais ce qui reste incontestablement acquis à l'histoire, c'est la valeur morale de cet écrit. Quoi qu'on puisse alléguer en faveur de Sénèque, on ne le justifiera jamais, après avoir prodigué des éloges si outrés à Claude quand il pouvait en espérer quelque chose, de l'avoir si cruellement outragé quand il ne pouvait plus rien en craindre. « On est étrangement surpris, observe Diderot, au sortir des fades éloges de la *Consolation à Polybe*, d'entrer dans la satire la plus virulente. Quoi! philosophe, vous adulez bassement le souverain pendant sa vie, et vous l'insultez cruellement après sa mort! »

J.-J. Rousseau, pour qui la singularité avait tant d'attrait, a donné une traduction française de l'*Apokolokyntose*, également mélangée de prose et de vers.

APOLDA, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, à 14 kil. N.-E. de Weimar; 4,000 hab. Sources minérales, fonderies de cloches, manufactures considérables de bonneterie, distilleries nombreuses.

APOLECTE s. m. (a-po-lè-kte — du gr. *apolektos*, choisi). Ichth. Genre de poissons, voisin des scombéroïdes, et renfermant une seule espèce, qui vit sur la côte de Malabar.

APOLÉMIE s. f. (a-po-lé-mî — du gr. *a* priv.; *polemios*, ennemi). Zool. Genre d'acalèphes.

APOLÉPISME s. m. (a-po-lé-pi-sme — du gr. *apo*, hors de; *lepis*, écaille). Méd. Syn. de *desquamation*.

APOLEPSIE s. f. (a-po-lè-psî — du gr. *apolêxis*, cessation). Anc. méd. Suppression d'une sécrétion, d'un flux d'humeur naturel.

APOLEXIE s. f. (a-po-lè-ksî — du gr. *apoleipsis*, abandon). Vieillesse, décrépitude.

APOLINAIRE (SAINT-), village et commune de France (Côte-d'Or), arrond. et à 4 kil. E. de Dijon; pop. 261 hab. En 1513, les Suisses, qui assiégeaient Dijon, brûlèrent ce village, qui fut encore incendié, en 1632, par les troupes du duc d'Orléans. Le château, appelé la Motte-Saint-Apolinaire, offre encore une belle tour carrée bien conservée.

APOLINOSE s. f. (a-po-li-nô-ze — du gr. *apo*, partic. augmentat., et *linon*, fil, lin). Anc. chir. Nom que l'on donnait à un mode opératoire de la fistule à l'anus, qui consistait à introduire par le trajet fistuleux un fil que l'on ramenait ensuite au dehors, en le retenant au moyen de l'anus.

APOLLE s. m. (a-po-le — de *Apollon*, nom myth.) Moll. Syn. de *ranelle*.

APOLLINAIRE adj. (a-poll-li-nè-re — rad. *Apollon*). Qui appartient, qui a rapport à Apollon : *Culte* APOLLINAIRE. *D'autres faits indiquent comme point de départ de la religion* APOLLINAIRE *l'Arménie, le Caucase, les confins du grand empire médo-persan.* (Val. Parisot.)

— Antiq. rom. Nom donné à une légion romaine. ‖ *Vases apollinaires*, Vases d'argent trouvés en 1852 dans les bassins des eaux thermales de Vicarello (*Aquæ Apollinares*), près du lac Bracciano. Ces vases sont au nombre de trois et ont la forme d'une colonne milliaire. Ils portent, gravés, chacun en quatre colonnes, avec les distances en milles, les noms des stations de la voie de Cadix à Rome. Nul doute qu'ils ne soient des ex-voto offerts par des seigneurs gaditains au dieu qui présidait aux eaux auxquelles ils avaient dû le rétablissement de leur santé. Quant à l'époque de leur fabrication, elle paraît pouvoir être fixée à la fin du IIIe siècle de notre ère, mais l'un d'eux, le plus grand, paraît plus ancien que les autres. ‖ *Jeux apollinaires*, Jeux institués par les Romains en l'honneur d'Apollon, à l'époque de la deuxième guerre punique, pour obtenir des succès contre Annibal : ils se célébraient tous les cinq ans et duraient huit jours, pendant lesquels avaient lieu des représentations scéniques, des chasses dans le cirque, etc.

— Hist. ecclés. V. APOLLINARISTE.

APOLLINAIRE (saint), évêque d'Hiérapolis en Phrygie, vivait dans le IIe siècle, écrivit des traités contre les hérétiques et présenta, vers 170, à l'empereur Marc-Aurèle une éloquente *Apologie en faveur de la foi*.

APOLLINAIRE l'Ancien et **APOLLINAIRE le Jeune**, père et fils, rhéteurs et grammairiens du IVe siècle après J.-C., composèrent divers ouvrages en vers ou en prose, pour remplacer les livres païens dont l'empereur Julien avait interdit l'enseignement aux chrétiens. Les principaux étaient une *Paraphrase des psaumes*, en vers grecs, et une tragédie : *Le Christ souffrant*. Apollinaire le Jeune fut évêque de Laodicée en 362. C'est lui qui donna naissance à la secte des *Apollinaristes*, qui soutenaient que, dans l'incarnation de Jésus-Christ, le Verbe ne s'était pas uni à une âme humaine, mais directement à un corps. Cette opinion fut condamnée dans le concile de Constantinople, en 381.

APOLLINAIRE (saint), en lat. *Apollinaris*, évêque de Valence sur le Rhône et patron de cette église, était frère aîné de saint Avit. Disciple de saint Mamert, il fut élevé à l'épiscopat vers la fin du Ve siècle. On ignore l'époque de sa mort; on sait seulement qu'il gouverna son Eglise pendant trente ans. Il eut une grande influence sur les affaires ecclésiastiques de son temps, et joua même un rôle dans quelques événements accomplis dans le royaume de Bourgogne. Bollandus et d'autres hagiographes, sur la foi d'anciennes traditions, lui attribuent de nombreux miracles. Ses reliques ont été dispersées au XVIe siècle par les protestants. L'Eglise de Valence célébrait sa fête le 5 octobre. Sa *Vie* a été écrite par un anonyme peu de temps après sa mort. On la trouve dans la *Nova Bibliotheca manuscripta* de D. Martenne, t. I.

APOLLINAIRE (Sidoine). V. SIDOINE APOLLINAIRE.

APOLLINARISME s. m. (a-poll-li-na-ri-sme). Hist. ecclés. Hérésie d'Apollinaire le Jeune et de ses sectateurs.

APOLLINARISTE s. m. (a-poll-li-na-ri-ste). Hist. ecclés. Nom donné aux sectateurs de l'hérésiarque Apollinaire le Jeune. V. ce nom. Les *Apollinaristes* prétendaient que le Verbe a remplacé dans Jésus-Christ l'âme pensante, que la divinité s'est unie directement à son corps, et que ce corps, tout céleste et impassible, étant descendu d'en haut, Jésus-Christ n'a souffert qu'en apparence. On voit que l'apollinarisme était l'antithèse de l'arianisme. Celui-ci supprimait la divinité du Christ, celui-là son humanité; dans l'une et l'autre hérésie, le mystère de l'incarnation se trouvait renversé, et le mystère de la rédemption dénaturé. L'opinion d'Apollinaire, connue en 371, fut, à partir de 375, condamnée comme hérétique, par plusieurs synodes, et entre autres, en 381, par le concile tenu à Constantinople. Après la mort de leur chef, les *apollinaristes* se divisèrent en deux partis, dont l'un, les Valentiniens, resta fidèle à l'enseignement d'Apollinaire, et l'autre, les Polémiens, matérialisa l'apollinarisme en embrassant l'opinion que Dieu et le corps de Jésus-Christ étaient une seule substance. Enfin l'apollinarisme disparut et fut absorbé dans d'autres sectes analogues, notamment dans celle des *Monophysites* ou Eutychéens. ‖ On dit aussi APOLLINAIRE.

APOLLINE (sainte), vierge et martyre, née à Alexandrie, se jeta elle-même dans les flammes allumées pour son supplice, en 248, sous l'empereur Philippe l'Arabe. Fête le 9 février.

Apolline (L') (en italien l'*Apollino*), statue antique, Florence, galerie *degl' Uffizi*. C'est à Cléomène, le célèbre auteur de la *Vénus de Médicis*, que l'on attribue cette ravissante figure, haute de quatre pieds, qui a été jugée digne, par Mengs, d'être appelée le modèle du gracieux. Elle représente Apollon adolescent, debout et appuyant son bras gauche sur un tronc d'arbre auquel est suspendu son carquois. Le jeune dieu ne porte sur la terre que du pied droit. La jambe gauche est ployée, libre, prête à agir; la pointe du pied seulement touche la terre. Le bras droit repose sur la tête. Cette attitude pleine de désinvolture et d'abandon, les formes sveltes et déliées, l'expression du visage riante et d'une finesse un peu malicieuse, tout concourt à faire de l'*Apolline* la plus aimable figure que puisse imaginer un statuaire. Le travail du ciseau n'est pas moins achevé. « On doit surtout admirer, dit M. Viardot, l'exécution de la chair, de la peau, qui sont rendues avec une délicatesse, une *morbidezza*, comme disent les Italiens, capable de faire illusion. » L'*Apolline*, qui a, de plus, le mérite bien rare, pour une statue antique, de n'avoir subi aucune altération, n'est à la galerie de Florence que depuis 1780.

APOLLINOPOLIS MAGNA (*la grande ville d'Apollon*), ville de l'ancienne Egypte, sur la rive gauche du Nil, cap. d'un nome de la Thébaïde. Ses habitants, ennemis du crocodile, adoré dans le reste de l'Egypte, avaient construit un grand nombre de temples, dont le principal, encore intact et couvert d'hiéroglyphes, est à moitié enfoui dans le sable. Aujourd'hui *Edfou*. ‖ Il y avait encore dans l'ancienne Egypte deux autres villes portant le nom d'Apollinopolis, l'une, *Apollinopolis parva*, près du Nil, au N. de la précédente; l'autre, *Apollinopolis minor*, sur le Nil, près d'Antœopolis.

APOLLODORE, peintre grec, né à Athènes, florissait vers 405 av. J.-C. Selon Pline, il eut l'honneur, d'être le premier à donner du relief aux figures; ce que Plutarque (*Du Mérite des Athéniens*) confirme, en disant qu'il inventa la dégradation des ombres. Cet artiste, qui précéda de quelques années Zeuxis, écrivit, dit-on, au bas de l'un de ses ouvrages : « Il est plus facile de le blâmer que de l'imiter. »

APOLLODORE, statuaire grec, florissait vers 325 av. J.-C. Il était, dit-on, si sévère pour ses propres ouvrages, qu'il lui arrivait souvent de briser avec fureur ses statues lorsqu'elles étaient achevées; aussi l'avait-on surnommé *le Fou*. Le sculpteur Silanion fit la statue de cet artiste irascible : ce n'était pas le portrait d'un homme, c'était l'image même de la Colère.

APOLLODORE, poëte comique grec, né à Caryste, en Eubée, vivait à Alexandrie dans la seconde moitié du IVe siècle av. J.-C. Il avait composé sept pièces fort estimées dans l'antiquité, mais dont il ne reste rien. On croit généralement que l'*Hécyre* et le *Phormion* de Térence ont été imitées des comédies d'Apollodore. ‖ Un autre APOLLODORE, de Géla, également poëte comique, et qui vivait à peu près à la même époque, est souvent confondu avec le premier.

APOLLODORE, grammairien d'Athènes, disciple d'Aristarque, florissait vers l'an 140 av. J.-C. Il reste de lui plusieurs ouvrages, entre autres une *Bibliothèque*, renfermant l'histoire des dieux et des héros, traduite en français par Clavier, 1805. Quelques-uns pensent que nous ne possédons pas l'ouvrage original d'Apollodore, mais seulement un abrégé.

APOLLODORE de Pergame, rhéteur grec, mort vers l'an 22 avant l'ère chrétienne. Il fonda à Rome une école célèbre, et compta au nombre de ses disciples Octave, qui, parvenu au faîte de la toute-puissance, l'honora toujours d'une estime particulière. Il avait composé quelques ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

APOLLODORE de Damas, un des grands architectes de l'antiquité, né à Damas, mort l'an 130 de l'ère chrétienne. Il fut l'architecte de Trajan, dont on connaît la passion pour les édifices. Les principaux monuments construits par ce grand artiste, ou qui lui sont généralement attribués, sont les suivants : le *Forum de Trajan*, au milieu duquel s'élevait la *colonne Trajane*, des thermes, un odéon, un gymnase, un arc de triomphe, une bibliothèque, etc.; les arcs de triomphe de Bénévent et d'Ancône, enfin le pont colossal sur le Danube, gigantesque ouvrage fait pour défier les siècles, et que la crainte des barbares fit détruire sous Adrien. Ce prince, qui s'occupait de peinture avant d'être au pouvoir, entama un jour sur l'architecture une discussion avec Apollodore : « Va-t'en peindre tes citrouilles, lui dit l'artiste impatienté; tu n'entends rien à cela. » On ne dit pas si cette repartie un peu vive guérit Adrien de la manie de peindre les cucurbitacés, mais une nouvelle hardiesse du même artiste devait lui coûter la vie. Quelque temps après son avénement à l'empire, Adrien présenta à Apollodore un plan qu'il avait dessiné lui-même pour un temple de Vénus. Apollodore en critiqua les proportions. « Si la déesse voulait se lever et sortir, dit-il, elle se briserait la tête. » Adrien, profondément blessé, fit accuser l'architecte de crimes imaginaires, et l'envoya à la mort.

APOLLON s. m. (a-poll-lon — de *Apollon*,

n. myth.). Mus. Sorte de théorbe à vingt cordes simples.

— Astron. Nom que quelques astronomes donnent à l'étoile *a* des gémeaux.

— Entom. Très-belle espèce de lépidoptère ou papillon diurne, du genre parnassien, qui habite les régions montagneuses de l'Europe et de l'Asie.

— Autrefois, Petite robe de chambre fort courte, qui ne descendait que jusqu'aux cuisses.

APOLLON ou **PHŒBUS**, dieu du jour, de la poésie, de la musique, de l'éloquence, de la médecine et des arts, fils de Jupiter et de Latone, naquit dans l'île de Délos. Peu de jours après sa naissance, il perça de ses traits le serpent Python, suscité par Junon contre sa mère, et c'est d'où lui vient son surnom de *Pythien.* Plus tard, pour venger la mort de son fils Esculape, foudroyé par Jupiter, il tua à coups de flèches les cyclopes qui avaient forgé la foudre. Irrité de cette audace, le maître des dieux le chassa de l'Olympe et l'exila sur la terre. Apollon fut réduit alors à garder les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie. Ce fut pendant son séjour dans ces campagnes qu'il inventa la lyre, qu'il se vengea du jugement de Midas en lui faisant pousser des oreilles d'âne, qu'il écorcha vif le satyre Marsyas, qui avait osé lui disputer le prix de la musique, et que Mercure lui vola ses troupeaux. Il passa ensuite au service de Laomédon, et s'occupa avec Neptune à bâtir les murailles de Troie. Ses malheurs apaisèrent enfin le courroux de Jupiter, qui le rappela au ciel, et le chargea de conduire le char du soleil. Apollon aima un grand nombre de nymphes et de mortelles : Daphné, qu'il poursuivit inutilement et qui fut métamorphosée en laurier ; Cassandre, qui reçut de lui le don de prophétie ; Coronis, mère d'Esculape ; Clymène, mère de Phaéton, etc. Comme dieu de la poésie, il présidait aux assemblées des Muses. Ses principaux oracles furent ceux de Delphes, de Délos et de Ténédos. Les peintres et les poëtes avaient fait de lui le type idéal de la beauté juvénile.

— La langue littéraire a conservé du mythe apollonien un certain nombre d'expressions, de périphrases un peu surannées, mais auxquelles les poëtes n'ont point encore renoncé. C'est ainsi qu'ils appellent Apollon : le fils de Latone, le dieu de la lumière, du jour, des saisons, des muses, du Parnasse, du Pinde, du double Mont, de Délos, d'Hippocrène, le dieu de la double colline, du Cynthe, de la poésie, des vers, de l'harmonie, de l'éloquence, des arts ; le blond Phébus, le dieu à la blonde chevelure, l'amant de Daphné, etc. Les locutions suivantes font également allusion aux qualités et aux privilèges qui distinguent cette divinité : *Il chante comme un Apollon*, Se dit de celui qui se fait admirer par l'expression, par la pureté de son chant.

Il chanta comme un cygne ou comme un *Apollon*.
PARNY.

‖ *Rimer, faire des vers en dépit d'Apollon.* Faire des vers sans avoir aucun talent pour la poésie. ‖ *Les enfants, les fils, les favoris d'Apollon*, Les poëtes :

Dors, ô fils d'*Apollon*, ses lauriers te couronnent.
V. HUGO.

‖ Par antonomase, *C'est un Apollon*, Se dit d'un excellent poëte, et ironiquem., d'un mauvais versificateur. ‖ On le dit aussi d'un homme remarquable par sa beauté et l'élégance de sa taille : *C'est un gaillard bien campé, un véritable* APOLLON. (Fr. Soulié.)

— Ce nom se prend encore comme syn. de *génie inspirateur* : *L'amour fut son* APOLLON. *L'amour est le Mars des guerriers et l'*APOLLON *des poëtes.* (B. de St-P.)

La colère suffit et vaut un *Apollon*. BOILEAU.

Barbouillé, débraillé, grossier jusqu'au dégoût,
Leur *Apollon* poissard a pour Pinde un égout.
ANCELOT.

— **Allus. littér.** Mais c'est surtout au séjour d'Apollon chez Admète, et à la vengeance que ce dieu tira de Marsyas, que les écrivains font allusion. Les phrases suivantes indiqueront suffisamment le sens de ces applications :

« Nous suivons Goëthe à la cour du grand-duc de Saxe-Weimar, improvisant joyeusement, assis parmi de jeunes dames d'honneur, semblable à *Apollon au milieu des blondes génisses du roi Admète.* » HENRI HEINE.

« Quoique vous ayez remis votre voyage de Paris, j'espère que vous me tiendrez parole, et que vous viendrez me voir ici. *Apollon vint jadis se familiariser avec les mortels, et ne dédaigna pas de se faire pasteur pour les instruire.* Faites-en de même, monsieur, vous ne pouvez suivre de meilleur modèle. »
La margravine WILHELMINE, à Voltaire.

« A propos de beauté, un de nos fermiers a un fils qui passe avec raison pour le plus beau garçon du pays. Il est blond et a dix-huit ans. Ce ne sont point ces gros traits des Anglais et des Allemands. Sa tête est toute grecque. Il est loin de s'en douter, et cela lui donne une grâce et un naturel que n'ont point vos messieurs de Paris. Avec sa blouse et ses sabots, il a tout à fait l'air d'*Apollon chez Admète.* »
P.-L. COURIER.

« Lorsque M. de Lamartine se mit sur les rangs dans les élections de 1831, *Némésis*, qui cherchait les querelles retentissantes, fit monter ses injures vers cette haute renommée. En lisant la réponse étincelante de beautés que le grand poëte laissa tomber sur le versificateur, les classiques se souvinrent de la *lutte inégale du Phrygien Marsyas avec Apollon, et du châtiment infligé par le dieu vainqueur à son rival téméraire.* » ALFRED NETTEMENT.

« La pie-grièche a encore une autre manie, celle d'écorcher les petits oiseaux qu'elle captive, pour en conserver les peaux. Un analogiste quand même me disait une fois que cette pratique de la pie-grièche, qui est une mélomane passionnée, devait être une vengeance à l'imitation de celle que le divin *Apollon tira du satyre Marsyas.* » TOUSSENEL.

« Si l'on peut fabriquer un succès, il est impossible de fabriquer une renommée. On a reconnu qu'il ne fallait pas s'en rapporter à ces prôneurs sur le mérite de leurs favoris, *parce qu'il y avait trop de Midas parmi eux, et que Marsyas l'emportait sur Apollon.* »
Galerie de littérature.

— **Encycl.** Les systèmes les plus contradictoires ont été proposés sur la patrie primitive d'*Apollon ;* les uns, croyant le reconnaître dans les divinités solaires de l'Asie occidentale, dans le Baal ou l'Adonis syrien, dans le Mithra des Perses, lui ont assigné une origine asiatique ; d'autres l'ont identifié à l'Osiris égyptien, à Horus et à Ré ou Phré, tandis que plusieurs, à la tête desquels il faut placer le célèbre érudit Ottfried Müller, ont vu en lui un dieu exclusivement hellénique. Mais, dans cette dernière hypothèse même, les traditions mythologiques sont loin de concorder : l'*Iliade* le fait naître en Lycie ; un hymne homérique, à Délos ; des traditions postérieures, dans le bois sacré d'Ortygie près d'Ephèse, à Tégyre en Béotie, à Zoster en Attique. Toutefois, le culte de Délos ayant pris une importance considérable, la tradition qui rattache à cette île la naissance du dieu finit par devenir dominante, mais sans qu'elle présente pour cela aucun caractère de plus haute antiquité. Le culte d'*Apollon* ne paraît pas avoir existé chez les Pélasges ; en revanche, on le rencontre florissant chez les trois grandes familles des peuples qui succédèrent aux races aborigènes : Apollon était adoré à la fois par les Doriens, les Eoliens et les Ioniens, mais plus spécialement par les premiers. Ottfried Müller assure même qu'il était leur divinité nationale, et que ce sont eux qui le firent connaître aux Ioniens, aux Eoliens et aux habitants de l'Attique. Suivant le même érudit, la patrie primitive du culte d'*Apollon* serait la vallée de Tempé, d'où il aurait été apporté à Delphes, et de là se serait répandu dans toute la Grèce, en s'associant à celui de Zeus ou Jupiter, divinité suprême des Pélasges. Des colonies doriennes le transportèrent en Crète, d'où il se propagea dans toutes les îles de l'Archipel et sur la côte d'Asie. Partout s'élevèrent des sanctuaires où le dieu rendait des oracles et purifiait de leurs crimes ceux qui l'imploraient. En Lycie, à Milet, à Claros, en Troade, il fut l'objet d'une dévotion particulière, et ses temples acquirent une grande célébrité. Le Péloponèse reçut à son tour le dieu de Delphes, et des colons ou des navigateurs crétois introduisirent le culte apollinique à Trézène, à Ténare, à Mégare et à Thoricos. Toutefois, en Arcadie, le dieu dorien eut à lutter contre Hermès, la grande divinité de ce pays, à laquelle lui-même, en sa qualité de divinité pastorale et fatidique, il disputait ses principaux attributs.

Les traditions de Délos donnaient pour mère à *Apollon* la déesse *Leto* ou *Latone*, dans laquelle on reconnaît une personnification des ténèbres et de la nuit, filiation qui vient à l'appui du caractère originairement solaire d'*Apollon.* Aussi, au temps de l'apogée de la civilisation hellénique, *Apollon* était-il adoré et invoqué comme le dieu de la clarté et des lumières physiques et morales. Il est donc hors de doute que, dans la mythologie grecque, *Apollon* et Hélios, le soleil, personnifiaient l'un et l'autre l'astre du jour. L'ancien nom de la lumière, *Lux*, est l'étymologie du nom de la Lycie, province où le culte d'*Apollon* avait atteint le plus grand développement, et c'est ainsi que nous retrouvons plus d'une fois ce nom entrant comme radical dans celui de plusieurs localités consacrées à *Apollon.* C'est ainsi encore que les contes relatifs à des métamorphoses en loups, que l'on rattache à l'histoire de ce dieu, n'ont pas d'autre fondement que l'analogie des noms *Lux*, *Leukos*, *Leukios*, *Leukaios*, Lycien, Lycéen, donnés à *Apollon* comme principe de la lumière, avec le mot *lukos*, loup. Il est probable que la métamorphose de Lycaon repose sur un pareil jeu de mots.

A partir du VIIe ou du VIe siècle, *Apollon* s'offre à nous sous des faces très-multiples, qui forment le point de départ d'autant d'attributs. D'abord il est le dieu vengeur, le dieu qui envoie aux hommes le châtiment et mort ; ses armes sont l'arc et les flèches, et ces flèches sont l'image allégorique des rayons brûlants du soleil, qui, lorsque rien n'en tempère l'ardeur, font périr celui qui s'y expose. Voilà pourquoi les maladies épidémiques sont représentées comme les effets de la colère du dieu. C'est ainsi que, dans l'*Iliade*, il frappe de la peste l'armée d'Agamemnon. Mais si *Apollon* envoie aux hommes la peste et les maladies, il est aussi le dieu bienfaisant qui les écarte, qui les guérit, car ses rayons salutaires rendent la santé et les forces au corps épuisé. — Il était le dieu prophétique, celui qui répandait dans l'âme cet enthousiasme, ce délire que les Grecs, comme presque tous les peuples peu éclairés, prenaient pour un signe d'inspiration divine. Aussi eut-il bientôt une foule d'oracles plus ou moins célèbres ; nul dieu n'en compta plus que le fils de Latone, la divinité fatidique par excellence : celui de Thémis, à Delphes, dont il s'était emparé après avoir tué un serpent qui en avait la garde ; ceux d'Abæ en Phocide, des Branchides, à Didyme, près de Milet, d'Ichnæ en Macédoine, de Claros près de Colophon, de Délos, de Sélinonte en Cilicie, de Patara en Lycie, de Thymbra en Troade, de Larisse en Argolide, d'Orope dans l'île d'Eubée, de Tégyre en Béotie, d'Eutrésis près de Thespies, de Thèbes sur les bords de l'Ismène, d'Abdère en Thrace, etc. Le dieu rendait ses oracles de différentes manières : à Delphes, une femme hystérique ou épileptique, excitée par des boissons narcotiques, prophétisait l'avenir ; à Didyme, des prêtres ventriloques, les Branchides, parlaient au nom du dieu, dont ils simulaient la voix ; ailleurs, comme à Délos, la voix de l'avenir se faisait entendre dans le bruissement des arbres, ou, comme à Claros, c'étaient des sources dont l'eau inspirait ceux qui en avaient bu, ou bien encore les prêtres employaient la farine sacrée, etc. *Apollon* fut donc toujours le dieu de la divination par excellence ; mais la médecine étant liée dans le principe à l'emploi des charmes, des purifications et des opérations magiques, il prit aussi naturellement le caractère de divinité médicale et secourable dans les maladies. Les deux qualités de devin et de médecin se confondaient à l'origine des sociétés, puisque les premiers médecins n'ont été que des sorciers conjureurs des mauvais esprits, ces mauvais esprits étant considérés comme les auteurs des maladies.

L'épithète de Phœbus, *phoibos*, brillant, donnée par Homère à *Apollon*, implique, par la manière dont elle est employée, l'idée d'une lumière intellectuelle et morale. Aussi *Apollon* est le dieu de l'inspiration poétique comme celui de la divination, le *vates* par excellence. Ces deux inspirations, qu'il réunit en les confondant, n'étaient en quelque sorte pour les anciens qu'une même chose. Le devin (*vates*) était un poëte qui rendait ses oracles dans une sorte de poëme prophétique (*vaticinium*) *;* voilà pourquoi les réponses des oracles se donnaient presque toujours en vers. On sait que les anciens avaient l'habitude de chanter leurs poésies ; *Apollon* est donc aussi le dieu de la musique et du chant. Homère nous le représente, en effet, charmant les dieux durant leurs festins par les accords de sa lyre ; Callimaque lui attribue même l'invention de cet instrument, dont une autre tradition fait honneur à Mercure. Enfin *Apollon* était aussi invoqué comme divinité champêtre, caractère qu'il revêtit en Arcadie et surtout chez les Troyens ; Homère nous le représente comme nourrissant de superbes cavales et gardant sur le mont Ida les troupeaux de Laomédon ; nous avons déjà dit, suivant une autre légende, qu'il servit huit ans chez Admète, roi de Phères, en qualité de berger. Apollon était encore un dieu fondateur des villes, protecteur des colonies, des confédérations ; plus tard il devint le chef des muses, *Musagète*, caractère qu'il eut surtout chez les Doriens.

De cette multiplicité de faces sous lesquelles ce dieu nous apparaît, sont nés une foule de dénominations, de surnoms, d'épithètes, que les poëtes ont empruntés soit aux attributs d'Apollon, soit aux lieux qu'il a habités, où il était spécialement honoré, au culte dont il était l'objet chez les différents peuples, etc. : *Hekatos*, *hekatebolos*, *hekebolos*, celui dont les coups atteignent au loin ; *klutotoxos*, *argurotoxos*, le dieu illustre par l'arc, le dieu à l'arc d'argent ; *sôtêr*, *akesios*, *epikourios*, *alexikakos*, sauveur, secourable, qui guérit ; *archêgetês*, *dômatistês*, *oikistês*, conducteur, chef, fondateur ; *nomios*, pastoral ; *Klarios*, *Larissæos*, *Teguræos*, *Thymbræos*, *Patareus*, *Eutresitês*, *Ismerios*, *Anaphæos*, *Amyclæos*, *Delios*, *Delphicos*, *Grynæos*, *Hyperboræos*, *Smintheus*, etc., noms tirés des villes ou des lieux où il avait des oracles ; *iatromantis*, médecin-devin ; *boedromios*, le secourable ; *Daphnæos*, *Daphnitês*, celui qui est couronné de laurier ; *Sauroktonos*, le tueur de lézards, etc., etc. Chez les Latins, nous trouvons *medicus*, *opifer*, *salutaris*, *auricomus*, *arcitenens*, *fatidicus*, *augur*, *vates*, *veridicus*, etc.

Parmi les animaux et les plantes consacrés à ce dieu, on cite surtout le cygne, le vautour, le corbeau, le coq, le faucon, la cigale, le loup, le serpent ; le laurier, le palmier, l'olivier et le tamarin. Le culte d'*Apollon* présenta de bonne heure en Grèce un caractère beaucoup moins matériel que celui des autres dieux ; on lui sacrifiait des bœufs, des chèvres, des brebis, des loups, et, chez les hyperboréens, des ânes ; mais dans la plupart des temples principaux qui lui étaient dédiés, on lui offrait des sacrifices non sanglants : à Delphes, des gâteaux et de l'encens dans des corbeilles sacrées ; à Patare, des gâteaux en forme d'arc, de flèche et de lyre.

Peu à peu même l'aspect matériel d'*Apollon* s'effaça ; les arts idéalisèrent sa figure, et il devint le type de la beauté et de l'intelligence. « Cette nouvelle forme revêtue par *Apollon*, dit M. Alfred Maury, se rattache à ce grand mouvement des idées en Grèce, à cette sorte de révolution des conceptions religieuses helléniques, qui transforma les divinités en des personnages types de certaines vertus, de certaines qualités. Cette révolution imprima à la mythologie grecque un cachet plus religieux, dans l'acception moderne du mot. En effet, qu'est-ce que le sentiment religieux, si ce n'est l'aspiration de l'esprit et du cœur vers l'idéal des qualités, des vertus dont la racine se trouve dans l'esprit et le cœur humain. Cet idéal, l'imagination le transporte sur des personnes, des êtres qu'elle crée, ou plutôt aux êtres par lesquels l'ignorance des lois de la nature lui fait expliquer les phénomèmes physiques. Ainsi, la conception primitive de la divinité est d'abord jusqu'à un certain point distincte du sentiment religieux, entendu dans le sens moderne. La notion divine n'est que celle de cause. L'homme, mû par l'admiration et la peur, rapporte à des êtres surnaturels ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il sent ; mais ces êtres où se personnifient les causes, les agents physiques, il n'y rattache d'abord aucune idée de moralité. Il invoque les dieux, parce qu'il les craint ; s'il pratique certaines bonnes actions, c'est que les premiers quoique obscurs enseignements de la conscience lui révèlent le bien et le mal, et qu'il croit que le mal offense ces divinités. Mais un sentiment plus profond du bien, une idée d'un dieu bon, parfait, réalisant dans sa personnalité divine un idéal que lui, homme, trouve au fond de son être, l'humanité à son berceau l'ignore. Elle est superstitieuse sans être réellement religieuse, et elle ne le devient qu'au moment où, la notion divine s'épurant, l'homme adore l'idéal des vertus humaines sous la forme de ces dieux qui n'étaient d'abord que de grossières personnifications de l'air, de l'eau, du feu, de la terre et des pierres. C'est ce qui arriva pour *Apollon*, c'est ce que l'on observe pour Jupiter, Minerve, Vénus et Hercule. A mesure que le mythe se développa, que l'art progressa, il tendit à résumer dans ces divinités le type accompli d'une vertu, d'une qualité humaine : la souveraine puissance, l'intelligence, la beauté et la force. »

Le culte d'*Apollon* fut introduit à Rome dès l'an 430 av. J.-C., à la suite d'une peste qui avait désolé cette ville. On lui éleva un temple, et, plus tard, pendant les guerres puniques, on institua en son honneur les jeux Apollinariens, qui se célébraient tous les ans. Mais, c'est surtout à partir de l'époque impériale, que le culte du dieu se propagea chez les Latins. Après la bataille d'Actium, Auguste lui éleva un temple en ce lieu même, un second au sommet du mont Palatin, à Rome, et institua en son honneur les jeux Octiaques. *Apollon* figura alors constamment parmi les dieux latins avec les mêmes attributs, le même caractère qu'il avait en Grèce, et fut identifié au soleil ; puis, lorsque les Romains portèrent leurs divinités chez les peuples qu'ils avaient conquis, en Gaule, en Espagne, en Grande-Bretagne, en Asie, en Afrique, etc., ils identifièrent de même *Apollon* aux divinités solaires de ces diverses contrées, et l'on vit apparaître *Apollon Grannus*, *Apollon Belenus*, *Apollon Livius*, etc., divinités bâtardes dont les noms se rencontrent dans les inscriptions latines.

De tout ce qui vient d'être dit, on peut conclure qu'*Apollon* formait un des mythes les plus élevés du polythéisme gréco-latin, dont il résumait la partie la moins matérielle. On trouve en lui le principe civilisateur, moralisateur, fécondant, remplissant ces divers rôles chez les peuples, successivement et simultanément. Et ces rôles sont si bien marqués, qu'à une époque où l'histoire avait depuis longtemps pris la place des mythes païens, la fantaisie a pu, en se donnant une certaine apparence de raison, nier l'existence du conquérant qui a bouleversé le monde pendant quinze ans, et le ramener à une simple idéalité. Dans ce jeu de l'esprit, Napoléon n'était qu'une variante du dieu du jour, qui s'élève des confins de l'Orient (île de Corse), pour aller éteindre ses feux aux limites extrêmes de l'Occident (Sainte-Hélène). Lui aussi a été chassé un moment de l'Olympe, et il est allé chercher un refuge dans une petite île ignorée de la mer Méditerranée (île d'Elbe). Sa mère, ses frères, ses sœurs, ses douze maréchaux forment sa cour, et gravitent autour de son trône impérial. Mais l'astre perd de sa chaleur et de sa force pendant un hiver rigoureux, et ce sont les avant-coureurs d'un déclin rapide.

Apollon (REPRÉSENTATIONS DIVERSES D'). Apollon, dieu du jour, de la jeunesse, de la beauté, de la poésie, de la musique, de la médecine, réunit toutes les conditions propres à inspirer le génie des sculpteurs et des peintres. Aussi, peu de figures ont-elles exercé aussi fréquemment le talent des artistes de l'antiquité. Dès l'origine de la statuaire grecque, à l'époque où vivait Dédale (1400 ans environ av. J.-C.), les habitants de Délos consacrèrent au fils de Latone une statue qui était l'ouvrage d'un de leurs concitoyens. D'après la description qu'en a donnée Plutarque, le dieu tenait son arc de la main droite ; de l'autre, il portait les trois Grâces, représentées la première avec une lyre, la seconde avec des flûtes, et celle du milieu avec un chalumeau qu'elle approchait de sa bouche. Vers la 56e olympiade, Bathyclès de Magnésie se rendit célèbre par le trône d'Apollon qu'il éleva dans le temple d'Amyclès. Ce monument, sur lequel il plaça une ancienne statue du dieu, haute de trente coudées, était soutenu par les figures des Saisons, des Grâces, des Tritons. Crésus avait fourni aux Lacédémoniens l'or nécessaire pour décorer ce bel ouvrage, qui existait encore du temps de Pausanias. Plus tard, Canachus fit un colosse représentant *Apollon Didyméen*, adoré à Milet, et deux autres statues colossales d'*Apollon Isménien*, l'une en bois de cèdre, qu'on voyait près de la ville de Thèbes, l'autre en bronze, exactement semblable à la précédente, que possédait la ville des Branchides. Ces trois colosses jouissaient d'une grande célébrité : Xerxès enleva à Milet l'*Apollon Didyméen* et le fit transporter à Ecbatane. Au plus beau temps de l'art grec, Praxitèle fit l'*Apollon Sauroctone*, dont il existe plusieurs copies antiques (V. ci-après) ; Myron sculpta une statue du dieu, qui se voyait dans le temple d'Esculape, à Agrigente, à l'époque de Cicéron ; un *Apollon Alexicacos* (tutélaire), chef-d'œuvre de Calamis, ornait l'un des portiques d'Athènes ; Onatas, enfin, fit un *Apollon adulte*, de qui le poëte Antipater disait, qu'il attestait par la noblesse de ses traits la beauté de Latone et la majesté de Jupiter. Lorsque Rome eut attiré chez elle les artistes de la Grèce, Philiscus de Rhodes sculpta deux statues d'Apollon, dont l'une, représentant ce dieu complétement nu, fut placée dans le portique d'Octavie. La plupart des figures antiques d'Apollon qui sont parvenues jusqu'à nous appartiennent à l'art gréco-romain, ou sont des reproductions d'ouvrages grecs, faites en Italie. Indépendamment de celles dont nous donnons plus loin une description particulière, nous citerons comme un morceau du plus beau style une figure assise, à la villa Ludovisi, que sa physionomie bienveillante et le bâton recourbé (*pedum*) placé dans sa main semblent désigner comme étant une image de l'*Apollon pasteur* (*Nomios*). Au reste, les représentations antiques d'Apollon offrent peu de variété dans le type : il est d'ordinaire figuré comme le plus beau des dieux, ayant toute la vigueur de l'âge mûr et toute la grâce de la jeunesse. On a remarqué que les anciens artistes ont rarement placé sur son menton une fossette, agrément convenu de quelques beautés particulières, mais non idéales. Quelques médailles lui donnent pour attributs tantôt un arc, tantôt la foudre, quelquefois un fouet, dans lequel certains savants ont voulu voir une allusion aux coups qui se donnaient autour de l'autel du dieu, à Délos, mais qui rappelle plutôt Apollon-Soleil conduisant ses chevaux. Une peinture découverte à Pompéi ne laisse pas de doute sur la signification de cet attribut : Apollon y est figuré, la tête radiée, ayant un fouet dans la main droite et portant la boule du monde dans la gauche. D'autres peintures nous le montrent jouant de la lyre (maison de la Muraille noire) ou tenant son carquois (maison des Amazones) ; mais le sujet où ce dieu apparaît le plus souvent à Pompéi, est celui qui le représente avec Daphné ; les peintres gréco-romains ont trouvé là un prétexte aux plus révoltantes obscénités. On voit encore quelques fresques représentant *Apollon et Marsyas ;* mais l'œuvre antique la plus remarquable que ce sujet ait inspirée est une pierre gravée du musée de Florence : Apollon y est figuré tenant sa lyre à la main et regardant le ciel ; Marsyas est assis et attaché à un arbre ; entre les deux rivaux, un jeune homme agenouillé semble implorer la clémence du vainqueur. Une autre pierre gravée, décrite par Winckelmann et qui fait partie aujourd'hui de la collection du roi de Prusse, représente le même sujet ; mais au lieu de l'homme à genoux, on voit un Scythe qui aiguise son couteau sur une pierre et qui regarde le dieu, comme pour attendre l'ordre d'écorcher le satyre. Le même personnage, ayant la même attitude, se retrouve dans un bas-relief de Saint-Paul-hors-les-murs, à Rome, et dans d'autres bas-reliefs de la galerie Borghèse et du musée d'Arles ; c'est aussi, comme l'a démontré Zanonni, la figure qu'a voulu représenter l'auteur de la célèbre statue du *Rémouleur* (V. ce mot), dont on voit une copie en bronze au jardin des Tuileries. Le bas-relief du musée d'Arles décore un sarcophage, sur le côté droit duquel le Scythe est encore représenté aiguisant son couteau : il est coiffé du bonnet phrygien et il a sur la bouche une bandelette, signe de la discrétion que le dieu lui a imposée ; sur le côté gauche, Marsyas, couvert d'une peau de panthère, est pendu à un chêne, et près de lui est accrochée sa flûte à double tuyau.

Il serait beaucoup trop long d'énumérer les représentations sculptées, gravées ou peintes, que les modernes ont faites d'Apollon. Nous ne pouvons oublier cependant que Raphaël a placé ce dieu, comme figure principale, au milieu des Muses et des poëtes les plus célèbres de tous les temps, dans sa célèbre fresque du *Parnasse* (V. ce mot). Le même maître a représenté les deux actes de la querelle tragique du dieu de la musique avec Marsyas, le premier acte dans une peinture décrite ci-après, le second dans un dessin gravé par Marc-Antoine. Le supplice de Marsyas, qui fait le sujet de cette dernière composition, a inspiré beaucoup d'autres artistes, notamment le Guerchin (tableau de la galerie de Florence), Angelo Falcone et Van Orley (estampes). Hendrick Goltzius et Rubens ont représenté Apollon se soumettant au jugement de Midas, le premier dans une belle gravure, le second dans un tableau qui est au Museo del Rey. De Rubens, on a encore deux peintures d'*Apollon sur son char*, l'une à l'Escurial, l'autre à la galerie Lichtenstein, et un *Apollon poursuivant Daphné*, esquisse gravée par Panneels. Le Louvre possède un tableau de l'Albane sur ce dernier sujet, et un *Apollon gardant les troupeaux d'Admète*, du même artiste. Une charmante peinture d'Annibal Carrache, *Apollon apprenant de Pan à jouer des pipeaux*, se voit à la National Gallery. Les descriptions spéciales que nous donnons, à la suite de cet article, nous dispensent de citer d'autres compositions plus ou moins remarquables où Apollon joue un rôle.

Comme tous les personnages mythologiques, le dieu de la lumière ne figure plus guère aujourd'hui que dans les peintures et dans les sculptures décoratives, les seules où le goût de notre époque tolère l'allégorie. C'est ainsi que M. Pierre de Cornélius a pu se permettre de retracer l'histoire complète du fils de Latone dans quelques-unes de ses fresques de la glyptotèque de Munich : on y remarque d'abord le dieu, sur un char d'or à quatre chevaux, soutenant de ses mains le zodiaque arrondi en auréole autour de sa tête, et accompagné des Heures brûlantes, qui répandent sur la terre des roses enflammées. On voit ensuite Apollon et Daphné, Leucothoé, Cyparisse, Clytie et Hyacinthe, tous favorisés de l'amour fatal du dieu, Apollon chez les bergers, Apollon et Marsyas, etc.

Apollon et Marsyas, peinture sur bois de l'école italienne. Acheté en 1850, à la vente de la galerie de M. Duroveray, par un savant amateur anglais, M. Morris Moore, ce tableau fut exposé à Paris en 1859 ; l'admiration qu'il excita alors parmi les connaisseurs fut grande, et les critiques les plus autorisés cherchèrent à établir quel en était le véritable auteur. Les uns, sur la foi du catalogue de la vente Duroveray, l'attribuèrent à Andrea Mantegna ; les autres crurent y reconnaître la manière du bolonais Francia ; d'autres nommèrent Timmoteo delle Vite, qui étudia successivement sous Francia et sous Raphaël ; le plus grand nombre accepta et défendit l'attribution au divin Sanzio, donnée par M. Morris Moore lui-même. Voici quelle est la composition de ce chef-d'œuvre, dont la hauteur est de $0^m,392$ et la largeur de $0^m,292$: Assis à gauche sur un bloc de pierre, Marsyas joue d'une sorte de flageolet qu'on nous permettra d'appeler une flûte ; à droite, sur le même plan, Apollon est debout, le revers de la main droite posé sur la hanche, et tenant de la main gauche, à la hauteur de l'épaule, un long bâton sur lequel il s'appuie. Le dieu a suspendu sa lyre à la souche morte d'un gros arbre ; son carquois et son arc détendu sont posés à terre au milieu des fleurs. Il présente sa poitrine de face, et, la tête tournée vers la droite, il abaisse un regard dédaigneux sur son rival. Les deux personnages sont entièrement nus, mais, bien qu'ils soient dessinés tous deux avec une admirable perfection, on est immédiatement frappé de l'immense distance qui les sépare : voilà l'homme et voici le dieu ! Marsyas est modelé d'après nature avec une exactitude et une correction irréprochables ; Apollon ressemble à une statue de Phidias. Le premier est assis dans l'ombre ; ses cheveux bruns sont coupés ras sur son front sans noblesse ; sa figure exprime la satisfaction naïve d'un homme qui s'exagère sa valeur. Le second est posé en pleine lumière, comme il convient au dieu du jour ; sa chevelure dorée flotte autour de sa tête comme une auréole ; sa physionomie est parfaitement calme et laisse à peine percer une ironie méprisante. L'attitude du joueur de flûte est d'une vérité étonnante, mais elle n'a rien de noble ; celle du dieu a une souveraine élégance, elle donne au corps les ondulations les plus pittoresques et les plus harmonieuses. « Toute cette figure d'Apollon, a dit M. F. A. Gruyer, est dessinée avec un soin et un amour extraordinaires. On voit que l'artiste (Raphaël), jeune encore, lui a prodigué ses plus chaudes caresses, et que ne trouvant rien d'assez riche pour exprimer la magnificence de sa pensée, il a employé l'or non-seulement dans les accessoires, mais jusque dans la chevelure du dieu. On comprend en outre qu'il a interrogé à la fois la nature et les marbres anciens, et que sa tendresse naïve pour l'une et son admiration passionnée pour les autres, se sont traduites, ici avec une exactitude minutieuse et timide, là avec une verve et un enthousiasme qui ont élevé son génie au-dessus de lui-même. C'est ainsi que la poitrine est modelée avec une puissance et une simplicité que l'antiquité seule a pu révéler à la renaissance, tandis que les extrémités, les mains, les jambes et les pieds surtout, pour lesquels les marbres mutilés n'offrent pas de modèles, sont traités avec une recherche scrupuleuse qui nous reporte vers le naturalisme des maîtres florentins de la fin du XVe siècle. Toute la partie supérieure est d'une beauté sublime et rappelle les qualités idéales dont l'antiquité avait doué le fils de Jupiter et de Latone... Et en même temps les traits du visage témoignent d'une beauté plus grande encore, d'une beauté qu'il ne fut pas donné à l'antiquité de connaître, et que le christianisme seul pouvait révéler aux arts. » Le paysage qui sert de fond au tableau est digne des figures ; c'est un des plus complets et des plus délicatement finis qu'on puisse citer dans les œuvres des maîtres italiens de la Renaissance. Des arbres au tronc élancé, au feuillage rare, occupent les premiers plans. Le sentier au bord duquel Apollon et Marsyas sont placés, conduit vers une rivière, dont les eaux limpides serpentent au fond d'une vallée verdoyante. Un pont à trois arches est jeté sur cette rivière, devant une espèce de château fort. L'horizon est fermé par de hautes montagnes bleues. Des figurines microscopiques animent ce délicieux paysage : quelques-unes sont arrêtées sur le pont vers lequel un cavalier se dirige au galop ; un peu plus en avant, un pêcheur est assis sur la rive. Une douce lumière éclaire la scène. Enfin, dans le ciel, des oiseaux qui avaient été attirés par les sons mélodieux de la flûte de Marsyas, s'enfuient à tire d'aile, poursuivis par un faucon. C'est la seule allégorie qui fasse songer au cruel dénoûment du drame dont cette calme et poétique composition ne retrace que le prologue. On ne peut nier que les qualités d'exécution et de sentiment de ce chef-d'œuvre ne rappellent beaucoup plus la manière de Raphaël que celle des autres artistes que nous avons nommés ; mais ce qui semble prouver d'une manière presque irrécusable que l'auteur est bien le Sanzio, c'est l'existence, dans la collection de l'Académie des beaux-arts de Venise, d'un dessin de ce tableau que le catalogue mentionne avec raison comme une œuvre de perfection rare et dans laquelle Raphaël montre toute son élégance. Ce dessin, dont l'authenticité n'est mise en doute par personne, est fait à la pointe d'argent, puis lavé à l'aquarelle et rehaussé de lumières blanches. « C'est plus qu'un dessin, dit M. Gruyer, c'est un carton dans lequel les figures, parfaitement étudiées, sont exactement de la même grandeur que sur le tableau, et ont conservé dans leur contour la trace de la pointe qui a servi à les décalquer. Cependant, même dans ces figures, le tableau est très-supérieur au dessin. Ainsi, la tête du dieu porte un degré d'idéal bien plus élevé dans la peinture. Marsyas, dans le dessin, est déshonoré par des oreilles d'âne... Quant aux accessoires et au paysage, ils diffèrent totalement. » Evidemment la peinture est postérieure au dessin, puisque ce dernier est déclaré par l'unanimité des connaisseurs comme étant de Raphaël, il paraît logique d'admettre que Raphaël seul a pu se corriger lui-même en peignant le tableau.

Apollon faisant écorcher Marsyas, tableau de Carle Vanloo, musée du Louvre. Cette composition, que Vanloo fit en 1735 pour sa réception à l'Académie, représente le dénoûment de la lutte engagée entre Apollon et Marsyas. Le dieu, debout, donne l'ordre d'attacher son rival à un tronc d'arbre et de l'écorcher vivant. Deux hommes dont on ne voit que la tête, placés qu'ils sont derrière l'arbre, se disposent à exécuter cette cruelle vengeance. Une flûte et un couteau sont à terre, aux pieds du malheureux Marsyas. Cette peinture a été gravée par Miger.

Apollon poursuivant Daphné, tableau de Van Loo, musée du Louvre, n° 331. Au premier plan, le fleuve Pénée, couché près d'une source, semble vouloir protéger sa fille poursuivie par Apollon, tandis que celle-ci, la tête tournée vers le ciel, implore les dieux qui vont la changer en laurier : déjà l'extrémité de ses doigts et de ses cheveux subit cette métamorphose. Au second plan, deux naïades au milieu des roseaux, près d'un grand arbre dont on ne voit que le tronc, et plus haut, sur un nuage, deux amours que divertissent les vains efforts du fils de Latone. La couleur générale du tableau rappelle bien la fraîcheur de cette *peneia Tempe* si admirablement décrite par Virgile au IVe livre des *Géorgiques.* Cette toile fut peinte en 1733.

Apollon chez Vulcain, tableau de Velasquez, à Madrid. Apollon, dieu du jour, venant avertir Vulcain, dieu du feu et époux de Vénus, que celle-ci a pour amant le dieu de la guerre, et trompe en ce moment même son mari dans un lieu qu'Apollon connaît, telle est la scène que le peintre a voulu rendre. Vulcain et ses trois cyclopes, sans compter celui qu'on aperçoit au fond, sur un plan éloigné, cessent simultanément leur travail à cette foudroyante nouvelle. Même, le pauvre dieu du feu laisse échapper de ses mains robustes ses outils. La composition est d'un effet grandiose. C'est un atelier de forgeron, soit ; mais comme il y a de l'air et de l'espace ! Que d'effet et de vérité dans ce combat de la lumière du brasier où le fer rougit, et de celle du soleil que la porte ouverte laisse pénétrer ! Les corps des cyclopes font pressentir une force prodigieuse. Les membres sont à la fois nerveux et agiles. Vulcain a une mine indignée et écoute avec colère ce que vient de dire Apollon, et l'on voit, l'on sent que la vengeance sera terrible. Ce tableau a été exécuté à Rome. L'influence du Guide, du Poussin, du Dominiquin, se fait sentir dans le choix du sujet, qui n'est mythologique, il faut bien le dire, que par l'auréole lumineuse qui entoure la blonde chevelure d'Apollon. Comme toutes les œuvres importantes de Velasquez, les *Forges de Vulcain* appartiennent au musée de Madrid ; il en a été fait une gravure par Ingouf l'aîné, en 1792. Sa largeur est de dix pieds sur sept de hauteur.

Apollon vainqueur du serpent Python, peinture du plafond de la galerie d'Apollon, au Louvre, un des plus beaux ouvrages d'Eugène Delacroix. Lorsque la galerie fut ouverte au public (juin 1851), l'artiste publia une notice dans laquelle il avait lui-même décrit en ces termes cette composition grandiose : « Le dieu, monté sur son char, a déjà lancé une partie de ses traits ; Diane, sa sœur, volant à sa suite, lui présente son carquois. Déjà percé par les flèches du dieu de la chaleur et de la vie, le monstre sanglant se tord en exhalant dans une vapeur enflammée les restes de sa vie et de sa rage impuissante. Les eaux du déluge commencent à tarir, et déposent sur les sommets des montagnes ou entraînent avec elles les cadavres des hommes et des animaux. Les dieux se sont indignés de voir la terre abandonnée à des monstres difformes, produits impurs du limon. Ils se sont armés comme Apollon. Minerve, Mercure, s'élancent pour les exterminer, en attendant que la sagesse éternelle repeuple la solitude de l'univers. Hercule les écrase de sa massue ; Vulcain, le dieu du feu, chasse devant lui la nuit et les vapeurs impures, tandis que Borée et les Zéphyrs sèchent les eaux de leur souffle et achèvent de dissiper les nuages. Les nymphes des fleuves et des rivières ont retrouvé leur lit de roseaux et leur urne encore souillée par la fange et par les débris. Des divinités plus timides (Junon, Vénus, Cérès) contemplent, à l'écart, ce combat des dieux et des éléments. Cependant, du haut des cieux, la Victoire descend pour couronner Apollon vainqueur, et Iris, la messagère des dieux, déploie dans les airs son écharpe, symbole du triomphe de la lumière sur les ténèbres et sur la révolte des eaux. »

Ainsi rajeunie par une imagination puissante, la fable de l'Apollon Pythien est devenue, sous le pinceau d'Eugène Delacroix, une allégorie saisissante du triomphe de la lumière sur les ténèbres, de la vie sur la mort. Jamais l'artiste ne s'est montré plus grand poëte ; jamais il n'a déployé de plus grandes qualités d'exécution. Les groupes sont distribués de la façon la plus savante ; certaines figures ont des attitudes d'une élégance antique ; tous les personnages se meuvent et agissent. « Pas un détail n'a été négligé, dit M. Maxime Du Camp ; tout va d'ensemble à un égal degré de puissance et de beauté. On ne sait, en voyant ce tableau, s'il reçoit ou donne la lumière. Tout a été traité de main de maître : la dégradation des tons de la mer, qui a des perspectives infinies ; les rochers, qui ont des tournures antédiluviennes ; les cadavres oubliés sur la montagne, qu'on sent bien morts et amollis par l'eau ; les jeunes génies, qui sont pleins de grâce à côté de dieux qui sont pleins de force, et les nuages qui se déroulent comme une tempête au-dessous du ciel éclatant où s'élance l'Apollon vainqueur. » Le dieu, légèrement penché en avant et courbé par la violence de l'effort, domine majestueusement son entourage, debout sur un quadrige qu'emportent quatre magnifiques chevaux, tout frémissants d'ardeur.

Cette peinture, d'un coloris éblouissant, occupe le cartouche central de la voûte, dans lequel Le Brun, qui avait été chargé par Louis XIV de reconstruire et de peindre la galerie, se proposait de représenter *Apollon, dieu du jour, au milieu de sa carrière.* Deux grandes esquisses de ce plafond figuraient à la vente posthume des œuvres de Delacroix (février 1864) : l'une fut retirée des enchères par le légataire ; l'autre adjugée au prix de 5,150 fr. Dans une troisième esquisse, vendue à la même époque, le *Combat d'Apollon contre les ténèbres* est plus spécifié, et la scène se passe entièrement dans les espaces célestes : c'est la *première pensée* de la composition.

Apollon Musagète (L'), c'est celui qui est en rapport avec les Muses. Seul dieu au milieu de ces ravissantes déesses de l'harmonie, des sciences et des beaux-arts, il fait retentir à leurs oreilles le phorminx, la cithare, la lyre aux cordes d'or, soit sous les voûtes étincelantes où les dieux attablés boivent à longs traits le nectar et l'immortalité, soit sur les cimes du Pinde et de l'Hélicon. Bien qu'il séjourne dans les cieux, il n'en habite pas moins six mois Délos et six mois la Lycie. Apollon *Musagète* est représenté comme le plus beau des dieux, jouissant d'une éternelle jeunesse : la barbe, signe certain de la virilité, ne hérisse en aucune façon son visage, et le fer n'a jamais coupé la moindre boucle de sa longue chevelure.

Le musée du Vatican possède un *Apollon Musagète.* Ce marbre antique, retrouvé à Tivoli, représente le dieu debout, couronné de laurier ; ses regards, levés au ciel, expriment de divins transports, et il semble que de sa bouche entr'ouverte s'exhalent des sons mélodieux ; ses mains errent sur la lyre. C'est dans cette attitude inspirée que Néron aimait à se présenter sur la scène.

Apollon du Belvédère (L'), la plus célèbre et peut-être la plus parfaite de toutes les productions de l'art antique épargnées par le temps. Elle a été retrouvée à Porto d'Anzio, autrefois Antium, lieu de naissance de Néron, qui, pour embellir sa ville natale, avait dépouillé de leurs chefs-d'œuvre tous les temples de la Grèce, surtout celui de Delphes. Cette